

JOURNAL D'UN TEMOIN
LA GUERRE VUE DEPUIS BRUXELLES
(Roberto J. PAYRO, pour *La Nación*)

Bruxelles, novembre (1914). Troisième semaine.

Désolation.

Une femme écrivain belge distinguée (**N.d.T. :** Josefine van Nieuwenhove, épouse de Isidoor Teirlinck ? ...), qui relate des impressions de voyage pleines de couleur et de vers où elle fait montre d'un esprit et d'un sentiment exquis, a eu la gentillesse de me donner pour *La Nación* le récit émouvant d'un pèlerinage qu'elle a effectué à pieds sur les champs de bataille peu après la chute d'Anvers.

Les circonstances m'obligent à taire pour le moment le nom de l'auteur des pages que vous allez lire ; leur publication pourrait lui valoir des ennuis

ou bien plus, sur un territoire où on poursuit les actes et même les pensées de tous ceux qui ne se conforment pas à ceux qui commandent ...

*



A Houtem, nous avons vu les premières ruines de la guerre et de la brutalité allemande. Dans plusieurs maisons, on avait forcé et arraché portes et fenêtres et fait voler en éclats les vitres. Une dizaine de maisons et de fermes ont été incendiées et une s'est complètement écroulée. Un obus a démoli le clocher de l'église, dont la charpente en bois pendait en partie d'un côté de la tour.

Qu'est-ce que cela a dû être ! Comment de telles choses sont-elles possibles pour d'autres causes que les éléments naturels ? Comment l'homme peut-il ainsi se retourner contre l'homme et le dépouiller aussi complètement ... ?

A quelque cent pas de là, dans le tournant du chemin qui mène à Boekt, il y a dix ou douze tranchées. J'ignore si elles étaient couvertes ; en l'occurrence, elles ne le sont plus ; elles font quatre ou cinq mètres carrés, plus ou moins, la profondeur de la hauteur d'un homme, et sont protégées sur trois de leurs côtés par la terre de l'excavation, qui forme un talus.

Juste à côté, sur le chemin qui conduit au *Steen* – le château de Rubens –, il y a la tombe d'un carabinier belge. Sa casaque pend de la croix et le monticule est couvert de fleurs fraîchement coupées ...

Ah, pauvres petits soldats d'un pays qui ne devait

pas combattre ! Vous êtes tombés pour nous. Vous étiez jeunes et robustes, vous aviez devant vous une longue vie ! Mais un sentiment latent s'est réveillé en vous. L'amour de la patrie a rempli vos coeurs. Vous êtes partis comme des braves et, comme des braves, vous êtes tombés, alors que nous continuons à vivre, nous qui n'avons rien fait pour nous défendre ... Et un remords et une compassion amère, une pitié maternelle qui se sait impuissante, font vibrer tout l'être de je ne sais quel désir de participation expiatoire ...

En face de la tombe, une grande et belle métairie a été complètement détruite. Sur un morceau du toit, qui est resté à sa place, les tourterelles roucoulent amoureusement. Et cela semble sinistre !

Plus loin, sur le chemin vers Boekt, il y a une autre dizaine de maisons et de fermes incendiées ; entre les quatre murs à moitié démolis, entre les

briques et les toiles, gisent les casseroles, les poêlons, les lits en fer, l'armature des vélos et, presque dans toutes les maisons, près de la fenêtre, la machine à coudre ... Pas un chat, ni un chien, ni un seul être vivant sur cette toile d'orgie de la dévastation ...

Sur quelques murs chancelants s'étendent les branches carbonisées des treilles. D'autres arbres, poussant très près d'une maison incendiée, sont encore debout, noircis, spectraux. Un grand noyer, à quelques pas d'une ferme, soutient entre ses branches dépouillées un chauffe-bain à pétrole qui a explosé dans la fournaise. Et, de toutes parts, au milieu de cette campagne rutilante, de cette végétation encore vivace, règne le spectacle désolant de la mort semée par l'homme.

A un détour du chemin, on voit quinze ou vingt tranchées avec des emplacements pour des canons.

Après les avoir parcourues, nous avons atteint une ferme qui, de loin, semblait habitée. Mais il ne s'y trouvait pas « *âme qui vive* ». Toutes les portes étaient ouvertes, les étables vides. De toutes parts, de la paille, des oreillers éventrés, des meubles cassés, des os d'animaux éparpillés avec prodigalité. Sur les portes figuraient des inscriptions en allemand, faites à la craie : "*Chambre des officiers*", "*Entrée interdite* ». L'immense grenier, tapissé de paille, était ouvert des deux côtés et le vent y gémissait en sourdine.

A quelque cent mètres de là, à droite, au carrefour avec la route de Malines, deux maisons ont été criblées de balles et perforées par les obus qui en ont traversé les murs.

Un peu plus loin, nous entrons dans une auberge. Elle est complètement dépouillée de tout ornement ; le rayonnage derrière le comptoir a disparu ; il ne

reste pas un miroir, ni un cadre, seulement quelques rares tables et quelques chaises.

Nous sommes à Boekt.

Après un moment de repos, nous reprenons le chemin d'Elewijt. A droite, plusieurs maisons ont été incendiées, d'autres présentent les trous de leurs portes sans boiseries, à travers lesquels nous découvrons leurs petits jardins fleuris de chrysanthèmes et d'asters. Au loin, quelques faîtes, orphelins de toiture, semblent être restés debout pour reprocher et maudire.

A droite, le chemin domine les prairies, dans lesquelles on voit encore quelques casemates. Mais elles sont inondées et les paysans ont récupéré les portes et fenêtres de leurs maisons, que les Allemands avaient prises pour faire leurs toits. En face de ces retranchements, de l'autre côté de la chaussée, une brasserie abandonnée a été détruite par

un obus. De toutes parts, à droite et à gauche, les maisons ont été percées par les projectiles ou complètement incendiées.

L'une d'entre elles est criblée de balles qui ont rongé sa façade comme la lèpre ; au premier étage, une grenade a percé un trou rond de plus d'un mètre de diamètre ...

Voici l'église ... Le clocher a été abattu, les loges des vitraux, réduits en miettes, sont bouchées par des draps, des tapisseries, de la paille. Au-dessus du portique, un obus a perforé le mur épais, pulvérisant le granit. Tous les autres murs conservent les traces des projectiles. Sur le sol, au pourtour de l'église, sont amoncelés, détruits sur l'herbe, les chaises, les bancs, les accessoires du culte, les ex votos, jusqu'au catafalque et aux linceuls des inhumations ...

A la droite de l'église, une petite maison de campagne rouge, touchée par un obus, vacillait ; sous le

toit, sur le point de s'effondrer, on voit le lit de la servante, dont le matelas éventré laisse s'envoler son rembourrage au caprice du vent ; sur une cheminée, une horloge et deux vases contenant des fleurs desséchées ... Mille détails émouvants accentuent l'impression : plus incisive, plus profonde, plus amère. Ces images de la vie calme et paisible, du petit bien-être laborieux, qui restent debout au milieu de ce tourbillon de destruction, de cette trombe infernale, contribuent à ébranler le coeur le plus solide.

Derrière l'église, les maisons incendiées se succèdent sans interruption ; où que l'on regarde, on ne voit que des ruines, des murs ravagés par l'incendie ... et, toujours, la machine à coudre près de la fenêtre sans chambranle ...

Près de la porte de rue, au milieu de la boue, gît une grande caisse de nourriture, trace du pillage ... Et

plus loin, de nouvelles maisons bombardées, aux façades réduites en morceaux, des bâtiments qui vacillent et ne tombent pas, on ne sait par quel miracle. Et à l'intérieur ! A travers les fenêtres sans vitres, on voit le plus répugnant désordre, le *sauve-qui peut* de la panique : des lits défaits et maculés, des meubles cassés et démantelés, de la vaisselle et des récipients brisés, des bas, du linge sale, un soulier de bébé qui attendrit dans cette scène de cauchemar ... Partout, des petites statues de saints décapitées, des cadres vides, des miroirs étoilés, des morceaux de vêtements, des ustensiles en tous genres, renversés sur la paille moisie qui semble avoir tout envahi.

De ces demeures s'exhale une odeur infecte de pourriture, de moisissure, une horrible odeur de misère et de tombe.

Au bout de quelques pas, nous pénétrons dans une maison abandonnée qui n'a pas beaucoup souffert.

Dans une petite pièce tapissée avec toutes sortes d'échantillons de papier peint, il y a deux petits lits en fer avec d'horribles paillasses reprises, raccommodées et sales. Un bout de chandelle est resté planté sur une chaise entre les deux petits lits.

Dans les autres pièces, même le plus misérable objet n'a pas échappé à la furie démoniaque de destruction des Allemands : la plaque d'une table a été arrachée par morceaux ; les tableaux sont en pièces ; les images en lambeaux ; un moulin à café piétiné ; les pots, les vases, les bouteilles ont été brisés ; jusqu'aux chaussures qui ont été lacérées ... Et, comme dans l'autre maison, le petit sabot d'un enfant navigue, intact, sur cet océan de confusion.

Rien ne peut donner une idée de l'atroce impression de misère que cause ce spectacle. Quand le feu se rend maître d'une maison, il balaie tout, dévore tout, et ce qui reste est propre, stérile ; mais,

dans ces habitations abandonnées et pillées, il semble que la maladie se tapit. C'est la différence qui existe entre une ossature et un squelette ...

A quelques pas, sur la clôture écroulée d'un grand jardin pendent des branches brisées comme des bras cassés et, dans l'automne où tout se décompose, le vent souffle doucement.

De l'autre côté de la ruelle, sur la porte sortie de ses gonds d'une petite maison on lit : "*Un bonjour de l'ami Pierre Waffelaer*".

Au milieu de ces ruines, comme un miracle dans l'horrible, se dresse la grande villa éventrée du docteur N., flambant neuve, dont le toit s'appuie en chancelant sur le faîtage détruit, comme un paralytique sur ses béquilles, et qui, sans façade avant ni arrière, peut être traversée du regard d'un bout à l'autre. Mais ce qui donne à cette ruine complètement neuve un aspect dominical c'est sa petite *touche* espagnole, avec sa fenêtre et ses rideaux blancs, qui

reste plantée de biais précisément au milieu de la toiture rouge. On dirait que c'est un jouet qui a cessé de plaire, si là en haut, sous le toit, à l'étage horriblement penché, vers le vide, on ne voyait un petit lit, un panier de couture, un porte-manteau chargé de vêtements, qui semblent dire : ici habitait une famille, ici on dormait, ici on vaquait aux tâches domestiques, ici, entre ces murs pulvérisés, palpait la vie humaine.

Une paysanne nous dit que le docteur a dû fuir avec deux officiers allemands par ce soupirail de la cave et, au bout de quelques pas, elle nous montre la tombe des deux Allemands tués par nos soldats. Pour décorer leur tombe, les compatriotes des officiers ont pris, dans les chaumières voisines, les vases à fleurs qui garnissaient les fenêtres et les ont placés symétriquement sur le monticule ...

Nous laissons Elewijt derrière nous et prenons le chemin du *Steen*.

Toutes les maisons sont inhabitées, toutes les portes

renversées et, à l'intérieur, règne un épouvantable désordre : tout est souillé, sale et, sur les restes de tables et de comptoirs, il ne reste que des bouteilles et des verres vides. Derrière l'une de ces maisons, au milieu de la confusion, les Allemands ont jeté tout ce qu'ils trouvaient : des vêtements, des flacons, des paniers et tout ce que contenaient les vieilles armoires d'une famille de pauvres paysans. Et, de toutes parts, autour des fermes et des maisons, s'entremêlaient des objets hétérogènes et des immondices à tel point que cela rappelle la saleté des dépôts clandestins.

Et, entretemps, la Nature, la mère inconsciente et magnifique, revêt un aspect grandiose qui impose le plaisir avec une sensation aiguë, avec une avidité qui semble coupable à un moment comme celui-ci. De toutes parts s'étendent les prés, les champs traversés par de longs chemins où sont plantés de grands arbres qui ressemblent à des trophées en or et que le vent remue ; sur l'écran d'un

ciel gris, fin comme de la soie, s'amoncèlent, se dressent, se dispersent et s'éparpillent les feuillages rutilants de l'automne. De paresseuses bandes de corbeaux s'en vont vers le nord-ouest. Sur les terrains qui bordent le chemin coulent les méandres des tranchées allemandes, les casemates souterraines unies par des sentiers serpentins et, au loin, les yeux désormais accoutumés en découvrent d'autres, et d'autres encore, dissimulées sous des branchages coupés dont les feuilles, desséchées, se détachent, noires sur l'herbe verte. Ces terriers de la mort décrivent à travers toute la campagne leurs profonds sillons, s'approchent sournoisement de l'auberge « *Au Pinceau de Rubens* », en face du château du *Steen*.

Le chemin, que nous empruntons et qui retourne vers Houtem, passe près d'un parc merveilleux. Il y a d'abord devant nous la grille derrière laquelle on voit le château aux petites briques rouges, avec ses toits en ardoise. Le

bâtiment enchanteur est entièrement intact mais il ne s'élève pas la moindre rumeur de l'intérieur de ses murailles, qui se dressent au-dessus d'une eau morte, à demi cachée par les feuilles mortes.

Les petits bois aux grands arbres se parent de cuivre et d'or ; des groupes de deux ou trois peupliers, à moitié dénudés, jalonnent les pelouses, aussi vertes qu'au printemps. Les marronniers touffus, presque sans feuilles, semblent voguer sur un lac d'or.

Quelle majesté recueillie, quel paix, quel silence entourent ces beaux arbres effervescents ... et, pourtant, leur feuillage a frémi, leurs troncs mêmes ont dû trembler le 26 août (**N.d.T.**) quand toutes ces tranchées crachaient la mitraille, quand tant d'hommes versaient leur sang sur la terre argileuse et noire, dans laquelle s'enfoncent profondément leurs racines ! ...

Ah ! quelle violence et quel deuil nous apporte la guerre, la guerre qui semble avoir accompli le miracle

d'unir la fouguese vengeance à la douleur universelle !

En poursuivant sur ces routes désertes, notre regard recueille avec une horrible minutiosité les détails inoubliables qui ne manqueront pas de nous accabler plus tard, en allant plus loin que notre imagination.

L'être trouve des possibilités d'effluves inconnus et cet extraordinaire état de choses engendre une sensibilité également extraordinaire, plus rude et plus profonde en même temps que plus valeureuse et plus humaine ...

Au bord du chemin, dans un champ, voici une tombe de plus : trois shakos de chasseurs belges et une casaque, qui flotte sainement au vent, pendent d'une croix ; des fleurs silvestres et domestiques, un vase avec des chrysanthèmes, garnissent le monticule. En l'air, un oiseau pépie gaiement et, de plus loin, nous parviennent les voix de paysans qui labourent la terre. Un immense tremble fait pleuvoir ses feuilles d'or sur le sol humide ... Il y a une odeur de légumes et de terre labourée. O terre fertile et

douce, cher pays, pour qui sont morts les garçons qui reposent ici, sous l'énorme ciel ondulant ; j'ai le coeur simultanément troublé et triste, horriblement triste, la fierté et la douleur le marquant du double sceau du feu et de la glace ! ...

A chaque pas on découvre de nouvelles ruines. Voici une vieille ferme, qui a dû être magnifique : ses gros murs sont crevassés, les toitures s'effondrent. Par la porte cochère, nous voyons : la grande cour avec sa mare remplie de décombres et ses chenils renversés ; les étables, ouvertes de part en part et vides ; les poutres qui surgissent comme des os brisés à travers les toits et les murs disloqués. Entre ces débris, trois havresacs de soldats belges, en lambeaux, attirent notre regard embué de larmes. Ils étaient dix-sept petits chasseurs pleins de vie et c'est là tout ce qu'il reste d'eux : un tumulus, sur lequel les passants jettent une gerbe de fleurs.

Et nous n'avions pas encore tout vu ! Il manquait

encore Eppeghem ! C'est là que s'unirent le fer et le feu pour l'oeuvre de destruction. (N.d.T.)

Le courage me fait défaut pour parler de ce paroxysme de la misère : les éventrations, les toits arrachés, les murs aux alvéoles aveugles, les rideaux blancs qui flottent par les fenêtres cassées, le village entier habité par la mort, l'horrible mort, la stérile, l'impuissante. L'église, dont les piliers déracinés ne soutiennent plus rien. **La nef vide où l'odeur d'incendie a remplacé celui de l'encens ! Les cloches muettes enfouies dans la terre ! Tout est l'image du désastre, de la folie rouge de l'homme tueur d'hommes ... et cette image m'est intolérable ... (passage traduit par Martha Vanbiesem de Burbridge.)**

Roberto J. Payró

Copyright, 2015 : Bernard GOORDEN, pour la traduction française.

PAYRO ; « *La guerra vista desde Bruselas. Diario de un testigo* (45) », in LA NACION ; 1/05/1915.

PAYRO ; « *La guerra vista desde Bruselas. Diario de un testigo* (46) », in LA NACION ; 2/05/1915.

Notes du traducteur :

C'est Isidoor Teirlinck (1851-1934), qui a initié Roberto J. Payró au folklore flamand, l'incitant à recueillir parfois des récits de la bouche des habitants au pourtour de Bruxelles. Voir « *Le Diable en Belgique* » (IEA3637 ; www.idesetautres.be)

PAYRO parle déjà de Epeghem (seconde bataille) dans « *La guerra vista desde Bruselas. Diario de un testigo* (19) », in LA NACION ; 5/04/1915. (Publié le 29/09/1914 sur notre site.)

Grâce à l'admirable travail de Benoît Majerus et Sven Soupart, le *Journal de guerre* (*Notes d'un Bruxellois pendant l'Occupation 1914-1918*) de Paul MAX (cousin du bourgmestre Adolphe MAX) est accessible sur INTERNET – il a été publié aux Archives de la Ville de Bruxelles / Archief van de Stad Brussel en 2006 – ; il nous semble intéressant d'en comparer des passages avec certains événements évoqués par Roberto J. Payró.

http://www.museedelavilledebruxelles.be/fileadmin/user_upload/publications/Fichier_PDF/Fonte/Journal_de%20Oguerre_de_Paul_Max_bdef.pdf

Paul MAX dit en date du :

Vendredi 23 octobre 1914 (pages 96-101). (...) Je suis allé visiter aujourd'hui Epeghem ou plutôt ce qui reste d'Epeghem. Le spectacle est tragique. Ici, à Bruxelles, nous ne voyons de la guerre, en somme, que les soldats ennemis et les arrivages de blessés. Mais pas là ! Jusqu'à Vilvorde, tout est intact. Jusqu'à mi-chemin entre Vilvorde et Epeghem, tout est intact encore. Seules des inscriptions à la craie : « *Sehr gute Leute* », « *Offizieren 5/8* », etc., indiquent le passage des troupes. Mais au delà, la guerre a fait ses ravages. Ce sont d'abord les poteaux télégraphiques que l'on voit de loin, renversés le long des voies du chemin de fer. Puis, de grands arbres qui gisent sur le bord de la route (et servent sans doute à la barrer) puis des tranchées à droite de la chaussée, puis enfin... des ruines ! D'horribles ruines calcinées, tordues,

tendant vers le ciel de grands bras noirs, ouvrant sur la campagne ravagée l'orbite vide des fenêtres sans vitres, sans rideaux, sans châssis. Ce sont les ruines d'Eppeghem.

En prenant à travers champs, on se trouve tout d'abord devant une première rangée de tranchées, sur le bord d'un petit cours d'eau noirâtre et puant. Là-même, devant ces tranchées, il y a un petit monticule de terre couvert de fleurs et surmonté d'une croix en feuillages : c'est la première tombe de soldat que l'on rencontre. Sur un pont de planches, on passe le petit cours d'eau : une veste de chasseur, accrochée à un bâton, en garde, sentinelle macabre, l'extrémité. Au-delà du pont, on voit les premières maisons rasées par la mitraille. Il n'en reste que les quatre murs : tout a été détruit. Parmi les briques amoncelées, parmi les poutres noircies, on voit encore ici une balance, là une machine à coudre, tordues par le feu... plus loin, du linge, des chaussettes qui, par on ne sait quel miracle, ont échappé à l'incendie... enfin, dans un réduit qui peut-être était l'écurie, une mâchoire de cheval montre ses dents jaunâtres. En quittant ces fermes, on arrive au château, magnifique demeure d'un baron : la porte en fer travaillé est renversée, arrachée de ses gonds, tordue et son battant brisé est tombé au pied même d'un écriteau sur lequel est inscrit : « *Défense d'entrer* ». Le magnifique parc qui entoure la demeure est saccagé. Des bouteilles vides gisent dans les taillis. Parmi les feuilles mortes, je ramasse un linge de pharmacie d'un soldat allemand ^(b) et l'inscription, la manière de s'en servir est toute fraîche encore malgré qu'il y ait sur le linge quelque chose comme du sang. Du château, les quatre murs restent seuls. Par les fenêtres, on voit l'intérieur : des lits tordus, des calorifères broyés, des poêles qui ont éclaté : un amas de débris lamentables.

Devant l'entrée principale, les gens forment trois groupes autour de trois tombes. La première a été vidée aujourd'hui même : « Elle contenait, nous dit un paysan, les corps de la concierge et de son fils. Les Allemands leur avaient dit de partir... mais le fils était malade. Ils ont dû rester et ils sont morts tous les deux. On les a mis là, à 15 centimètres du sol... mais avec la pluie, la terre avait joué et, il y a trois jours, on voyait une épaule qui sortait. Aujourd'hui on les a transportés au cimetière ». La seconde tombe est une tombe allemande. Sur une croix en bois blanc se lisent les noms de ceux qui y sont : un lieutenant et quatre hommes. Enfin, dans la troisième tombe gisent côte à côte deux chasseurs belges. Une inscription au crayon dit : « Vous qui passé (sic), priez pour ces deux braves mort (sic) pour la patrie en héros. Le belge meur (sic) mais ne se rend pas ». L'émotion me gagne et je m'éloigne rapidement de ce petit coin funèbre et héroïque. Au-delà du parc du château, voici la seconde

ligne des tranchées allemandes : elles sont absolument remarquables et constituent, dans leur genre, un véritable ouvrage d'art. Ce sont de véritables appartements souterrains, une série de chambres où l'on voit encore des couvertures sur des lits de paille, des oreillers, des vestes de soldats, des souliers, chambres reliées entre elles par des couloirs de la hauteur d'un homme. Plus loin, ce sont de nouveau les maisons détruites, les chambres sans toit où l'on aperçoit de curieux vestiges de vie : ici une image de première communion, là un papier « attrape-mouches » pendu à une lampe dont il ne reste plus que la carcasse. Enfin, voici l'église, qui clôture la scène des ruines. Plus de toit, plus de clocher. L'horloge est défoncée et les cloches gisent au bas du clocher qu'elles ont crevé de part en part en tombant : l'une est brisée, l'autre est intacte. Un vitrail aussi est intact. Tout le reste est en miettes.

On s'attarderait à ce triste spectacle, mais l'heure passe, la nuit va tomber. Je m'éloigne lorsque tout à coup, dans le silence de ces ruines, retentissent des voix : c'est un bataillon allemand qui traverse le village dévasté en chantant « *Gloria, Victoria!* ». Et autour de l'église, il y a toute une série de tombes allemandes, de « *Kameraden Georg ou Fritz ou Heinrich* » et, parmi eux, la tombe d'un soldat belge : « *Ein belgischer dapfere soldat* » qui a été déposé là par ses « *deutsche kamaraden* ». L'horrible chose que la guerre !

Martha Vanbiesem de Burbridge ; « *Un Argentin témoin de la guerre : la Belgique occupée vue par Roberto Payró* » in **TEXTYLES** N°32-33 : 14-18 : une mémoire littéraire ; 2007 ; pages 197-223. (<http://textyles.revues.org/338>)

OORLOGSGEBEUREN 26 OOGST 1914 (26/8/1914)

(volgens de kranten uit die tijd)

<http://www.desemse.be/OORLOGSGEBEUREN%2026%20OOGST%201914%20b.pdf>

Zoo de nacht het gevecht had onderbroken, hadden de troepenbewegingen toch niet opgehouden en de rust was zeer gering geweest.

's Morgens vroeg, den 26sten oogst herbegon het gevecht op geheel het front van daags te voren.

Om 8 uren stelde de legerbevelhebber aldus de krijgsoperatie voor den dag vast in een aan de divisie overhandigd order:

"Zodra de lijn Houthem –Elewijt zal genomen zijn, zullen de 5en, 1ste L.A. zal haar offensieve beweging voortzetten langs het N.O. van Elewijt om met den 2en L.A. in verbinding te komen, doch zonder Campenhout aan te vallen dat eerst was aangeduid geworden.

De 6e L.A. zal zich in de bereikte stellingen verschansen, alsook de 2 L.A.

De 2e L.A. zal stil blijven zoodra zij in verbinding is met de 6e L.A. zonder Campenhout aan te vallen. De D.C. zal den linkerflank des legers en der 2e L.A. dekken. De 3e L.A. zal in hare stellingen N. van Mechelen blijven. Hiernemen wij thans het overzicht der krijgsoperatie per legerafdeeling.

De aanval op 't **kasteel 't Steen**

Terwijl eenige batterijen der 1e L.A. in positie ter N. van den spoorweg van Weerde naar Muysen, de vijandige artillerie, te **Elewijt** opgesteld beantwoordden, had de infanterie der 2e gemengde brigade van 's morgens vroeg hare pogingen om langs Weerdeling vooruit te komen, hernomen. De 5 compagnies die 't gevecht gestaakt hadden daags te voren, bleven op de

stelling vernageld waar eene geheel onbedekte helling, gedurig door geweer- en mitrailleuzen vuur beschoten, hen van de vijandelijke verdedigers der vooruitgeschoven loopgraven van Elewijt scheidde.

De artillerie kon hen niet steunen daar de Duitsche verschansingen te dichtbij waren.

Op de uiterste rechter zijde van het 2^{de} linie was een 6de compagnie er evenwel in gelukt de Zenne over te steken tot den zuideroever op de eenige loopplank welke de genie had vermocht te werpen, doch ook deze moest er aan verzaken aan den oever weg te geraken. Om 9 ure 55 kon de 4/III van het 2de linie zich ontplooiën bij de Steenvaert en de verbinding herstellen met het 5de jagers te voet (5e L.A.), die nutteloos ten andere, een aanval uitvoerde op 't kasteel 't Steen, door water omgeven en sterk verdedigd.

Doch de vijandelijke artillerie beschoot geweldig, van 's morgens vroeg, Weerde en op den oever der Zenne, vastgeklampte eenheden. Rond 10 uren trokken de troepen in positie op den O. uitkant van Weerde terug langs het W. van 't dorp om aan 't bombardement te ontkomen.

Rond 11 uren bracht het deinzin van het bataljon der 5e jagers, dat het kasteel 't Steen aanviel, dat mede der verbindingscompagnie van het 2de linie dat hevige verliezen had ondergaan.

Bij de 3e G.B. ging het 1e bataljon van het 3e linie, slechts over eene loopplank beschikkend om over de Zenne te trekken en genoodzaakt zijnde de linie door de 2 compagnies van het 2de linie op den rechteroever ontplooid, te verlengen, de rivier oversteken bij middel der spoorwegbrug N. van Weerde, en richtte zich dan Zuidwaarts, doch weldra door het hevig vijandelijk vuur ter plaatse geïmmobiliseerd. Het 3e bataljon van het 3e, dat de 1/3 verlengen moest tot aan de verbinding met de 6e L.A., werd weldra gebruikt door den commandant der divisie, om den aftocht zijner rechterzijde te steunen.

't Is rond dien oogenblik (10 ure 45) dat luitenant-generaal Baix, den aanval onderbrak, in overeenstemming met nieuwe schikkingen door den legerbevelhebber genomen.

Terug over de Zenne

Om 10 ure 10 had het hoofd van den algemeen en staf per telegram een bevel uitgezonden van de 1 en 5 L.A., voorschrijdend hun aanval te onderbreken, en zich op den linkeroever der Zenne terug te trekken; aan de 6e L.A. zich op de bereikte stellingen te verschansen; aan de 2de L.A. hare verdediging langs Voortmeerbeek en Reymenam in te richten; aan de D.C. voort te gaan der linkerflank der 2e D.A., en het leger te dekken. Het moeilijke deel der uitvoering van 't bevel, om 10 ure 30 ontvangen, was het terugtrekken op den linkeroever der Zenne van de compagnies op den rechteroever ontplooid. Ook schreef luitenant-generaal Baix, die beweging slechts voor 10 ure 20, wanneer hij zeker was dat al de schikkingen genomen waren, om haar te beschutten.

De vijandelijke artillerie en de mitrailleuzen schoten onophoudelijk. Het was een lange en doodelijke tocht der 6 compagnies, man per man, langs den boord der rivier en dan over Weerdebrug. Manschappen, die de gevaarlijke overtocht der brug wilden voorkomen, zwommen over de rivier; doch enkelen verdronken. Eindelijk gelukten de compagnies erin langs Weerde, steeds gebombardeerd, weg te geraken in de richting van Sempst, wier uitkanten door het 22ste linie waren gehouden. Bij de 5e L.A., moest een groepement, 's morgens vroeg, Pont- Brûlé bestormen, een tweede, Elewijt, langs den Westkant van het dorp, om de 1e L.A. over de Weerdebrug te helpen. Het 5de jagers te voet moest Elewijt bestormen met twee zijner bataljons, terwijl het 3e bataljon langs Houthem moest optreden.

De strijd om Eppeghem

De Duitse artillerie concentreerde een geweldig vuur op Eppeghem, terwijl de aanval er werd voorbereid. Het hoofdbataljon van de 5de jagers kwam weldra buiten 't dorp en verjoeg de Duitschers uit het boschje op 500 meters O. der statie gelegen; doch toen het uit die schuilplaats voort wilde, werd het in de rechterflank door een vijandelijken tegenaanval overvallen, welke het Houthemsch bataljon onmachtig om tegen te houden, daar het zelf door de vijandelijke troepen van het O. en Z. aangelopen was, achteruit gedreven. De

tusschenkomst van het 3de bataljon van het 5de jagers kon ongelukkiglijk den toestand niet herstellen en van dan af zakte heel het regiment af naar Eppeghem, waar een bataljon van het 5de jagers den aftocht kwam dekken. Doch weldra bestormde de vijand het dorp en het kasteel van Eppeghem. De jagers weerstonden er dapper tot om 15 uren. Op het oogenblik vreezend omsingeld te worden, trokken zij zich terug langs Campenhof, waar de 17e G.B., die de achterhoede vormde der 5e L.A., hen ontving. Het groepement langs Pont-Brûlé gezonden, was nog hardnekkig, voor dat punt aan 't vechten, wanneer het bevel van den legerbevelhebber een eind stelde aan die krijgsoperatie, zooals aan die van het detachement, dat langs den Westkant van de Willebroekschen vaart vocht, en zich van het kasteel van Beeyghem, kwam meester te maken. De 6e L.A. hernam, na een nacht bivak op de stellingen daags te voren veroverd, hare aanvallen op de kastelen ten N. van Elewijt en den Ouden Wippendries.

Tegen een onzichtbaren vijand

Die krijgsoperatie ging gepaard met moeilijkheden die in 't algemeen zonder zware artillerie onoverkombaar zijn. Onze carabinieri en grenadiers moesten inderdaad, om de verdedigers der zoomen der parken en der gehuchten te kunnen bereiken, uit de bosschen van Schiplaeken komen en van daar in 't open veld voortschrijden tegen een onzichtbaren vijand, die ingedolven zat en al den tijd om de minste punten van het terrein verkennen. Het is aldus dat de aanval op de kastelen traag vorderde, niettegenstaende de roekelooze pogingen der aanvallers, die bij elken vooruitsprong door het juist geweervuur der vijandige fusiliers en mitrailleurs neergemaaid werden en door de salvos der Deutsche artillerie welke op den Ouden Wippendries een echarpeevuur op hen opende. Links van het aanvalfront werden de Steentjesbosschen, die van vijandelijke artilleurs krioelden, door het 1ste en 2de bataljons van het 1ste grenadiers ingenomen met medewerking, langs het Oosten van 2 compagnies van het 2de carabinieri van den groep van kolonel Biebuyck. Doch het was hun onmogelijk verder te geraken, onder het geweld van 't geschut der batterijen en der mitrailleurzen op het front van Bergsheide opgesteld.

Om 7 ure 45, gelukte het 11e bataljon der 4e carabiniers erin, niettegenstaande de shrapnells en de kogels zich in het park te werpen rond de twee kastelen waar de vijand er op tijd uittrok. Doch onmiddellijk beschoot de verwittigde vijand artillerie deze eenheden, majoor Lauwens, liet zich rechtstreeks op eene batterij werpen, die van 1 km ten O. van den weg naar Elewijt het bijzonderlijk op die compagnies had gemunt. Doch hij kon niet meer dan een peloton medeslepen,, met hetwelk hij het Z.W. punt der bosschen van Schiplaeken bereikte, waar het 1ste carabiniers vocht.

De kastelen van Elewijt en Ouden Wippendries

Om 9 ure 30, gebruikmakende van een rustpoos, zond hij om zijne compagnies, doch deze telkens ontdekt dat zij zich verplaatsten wilden door een Duitsche verkenner die later in een oogstveld gevonden wierd, konden van de kasteelen niet weg, die, weldra in brand geschoten, onder de shrapnelles en de ontploffingen ineens stortten. Er bleven daar een hondertal doden en gekwetsten. In 't midden en rechts der 6e L.A. werd de aanvallingslijn geïmmobiliseerd, o.a. aan de Zuiderzoom van 't bosch van Schiplaeken, door het geweld en de juistheid van het vijandelijk vuur en de vordering op den Ouden Wippendries, kon nog niet geschieden, wegens gebrek aan telephonische toestellen, dan bij middel van verkeners van doelpunten en renboden. Tusschen 9 ure 30 en 11 uren dreven twee stukken van de 4e groep van het 6e artillerie (comandant Joostens die 7 wonden opliep), de stoutmoedigheid zoover, dat zij eene batterij op de infanterielijn zelf stelden en geen acht gevend op de tegenstrijdige artillerie, snelvuur openen op de vijandelijke verschansingen en de woningen van Wippendries.